

Un si beau voyage.

Autour de moi la mer fume alors que la banquise s'ouvre dans le silence du matin. Je ne sais quel jour nous sommes. Déjà je sens l'impatience de m'éloigner et mon plaisir à demeurer ici est battu d'avance. Pourquoi ce désir de voyage ? Il se heurte à tout ce que je suis et pourtant, je pars. Ni ma taille ni la certitude de ma propre disparition, ni même ni surtout le regard brouillé de l'homme resté sur l'autre bord de la faille qui s'élargit sur plus de trente mètres ne peuvent me retenir. Je pars.

En mon coeur l'homme a placé un message. Un message pour un destinataire inconnu. J'ignore où je le rencontrerai, si même je le rencontrerais un jour. Il me faudrait survivre à cette aventure qui me pousse d'ouest en est, de l'océan glacial du pôle à la douceur - oh combien relative - de l'Islande. Il me faudrait dire ma différence avec la banquise permanente que hérissent le chaos des crêtes irrégulières nées des compressions et des entassements, des déchirures et des fontes des glaces. Il me faudrait des froideurs et des brouillards, des vents et des neiges pour que je survive. Sans espoir de retour. Et pourtant, je pars.

Sous mes pieds la mer gelée frémit dans son immense blancheur. Le ciel bleu dessine un arc de lumière puis un deuxième plus bleu encore, puis un autre et un autre, promesse éternelle d'un jour sans fin. La glace est saisie dans l'ombre du soleil de minuit de tremblements noirs. Je dérive et palpite, je nomadise et m'installe dans cette itinérance sans but.

Le paysage n'a guère changé depuis mon départ. Seul le campement de l'homme a disparu et parfois j'y songe avec tendresse. Je pleure quelques larmes glacées qui gèlent aussitôt. Le silence maintenant est de plus en plus souvent troublé par le murmure d'eaux invisibles. Un jour j'ai rencontré un labbe mort. Sa longue queue reposait, déjà terne. J'ai dû m'assoupir. À mon réveil je ne l'ai pas revu. À sa place la banquise était marquée de curieuses formes arrondies comme si elle voulait se fondre dans son propre reflet. Je voyage.

Depuis quelque tant mon corps se lasse et s'indiffère. J'ai perdu la brillance translucide des jours d'avant. Je ne garde que le souvenir de la silhouette d'un

homme dont le regard m'a suivie longtemps dans la lumière du jour. Il me semble aussi - mais peut-être n'est-ce que l'effet de ma fatigue - disposer d'un espace plus restreint qu'auparavant. Non pas que j'ai besoin de grands horizons mais cette impression perdure et je ne retrouve plus mes repères. Hier le monde m'appartenait, maintenant je lui appartiens. Comment suis-je devenue une si pauvre petite chose ? Pourtant je me souviens de ce message placé en mon cœur et j'ai conscience de ce que je ne connais pas plus aujourd'hui qu'avant son destinataire. C'est fatigant comme une vie un tel périple quand on a charge d'une mission dont on ne sait rien. Je suis poussée par une obscure inertie et me laisse aller tant la résistance me paraît vaine.

Je somnolais, c'est certain. Puis soudain, ce bruit au choc mêlé et mon corps brisé par la violence de la rencontre, qui plie et se met à genoux. J'ai tellement chaud ! Tout m'échappe. Je m'agrippe et insensiblement je bascule. Déjà je sens la douceur de l'eau se refermer sur moi. J'ai le temps de penser une fois encore à l'homme de la banquise et tout disparaît, se mêlant à mes larmes. Jamais son message ne rencontrera son destinataire. C'était par trop improbable, je suis par trop éphémère.

Françoise Chauvelier, 19 mai 2004.